



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### MODES.

**CHAUSSURES.** — En France, à Paris surtout, la chaussure est une des parties les plus attrayantes de la toilette d'une femme. Un joli soulier, bien fait, ne montant point trop haut sur le talon, collant sur les côtés du pied, de manière à en marquer toute la souplesse, et se prolongeant mince et effilé vers le bout, est le type du bon goût dans nos toilettes. Aussi, parmi toutes les maisons distinguées qui fournissent à nos modes, celles chargées du soin de la chaussure ont-elles une mention toute particulière dans les boudoirs de nos plus gracieuses élégantes. Les magasins de M<sup>me</sup> Gelot, boulevard des Italiens, n<sup>o</sup> 11, sont surtout distingués par une perfection de coupe et une solidité qui ne laissent rien à désirer; mais une spécialité qui les distingue encore plus est dans l'innovation des plus jolis articles de ce genre. C'est ainsi que, cet hiver, nous

y avons remarqué une recherche toute nouvelle donnée à cette chaussure si gracieuse et si confortable, appelée douillette, que l'on porte dans ses appartements. M<sup>me</sup> Gelot en a fait confectionner en moire ou satin qui, recouvert d'une piqure aussi soignée qu'une broderie, sont entourées d'une petite frange et ornées, sur le devant, de nœuds ou de glands qui y ajoutent beaucoup d'élégance. Nous en citerons en soie violette, entourées d'un filet d'or au-dessous duquel était une toute petite frange d'or. Sur le devant du pied, le haut de la douillette était terminé par trois pointes, au bout de chacune desquelles retombait un joli gland d'or. Rien n'est plus séduisant qu'une semblable chaussure portée au coin de son feu, avec un joli peignoir de cachemire et un petit bonnet en point d'Angleterre. Pour des goûts plus modestes, il se trouve également des douillettes charmantes, puis de petites bottines en soie ouatée et piquée,



garnies de fourrures, et fermées sur le devant par deux nœuds de ruban, que l'on porte par-dessus ses chaussures de bal. En outre, nous annonçons que M<sup>me</sup> Gelot fera des espèces de petites *ciagues* qui seront légères, jolies et destinées à remplacer les ignobles soques que l'on est trop souvent forcé d'adopter pour les promenades pédestres.

**CHAPEAUX.** — Les fleurs en velours sont beaucoup employées sur les chapeaux de velours ou de satin. Elles sont toutes faites de fantaisie : ainsi l'on voit beaucoup de fleurs ayant le calice orange, vert ou rose, et le tour noir. Des pois de senteur, des capucines, des dahlias, etc., se font en velours.

— Lorsqu'on emploie des plumes sur les chapeaux, on en met deux assez grandes, ou un bouquet de quatre petites.

— Les plumes vertes, ou vertes et noires, et les plumes roses et noires, sont très à la mode. Celles soucis et noires sont aussi très-recherchées.

**BLONDES.** — Les blondes sont en si grande faveur, qu'il est douteux si elles ne détrôneront pas, cet hiver, la vogue des dentelles noires. Cependant ce dernier genre se soutient encore beaucoup, comme garniture de mantelets de soie, de pélerines aux robes d'hiver, autour d'un peignoir de Thibet imprimé, de tabliers de fantaisie, etc. Les magasins de M. Violard (rue Choiseul, n° 2) offrent dans ce genre tout ce que l'on peut trouver de plus nouveau en coupe et en nouveauté. Il a fait exécuter des mitaines gothiques, imitation des plus vieux dessins, que l'on porte dans les toilettes parées, demi-parées, etc., et qui ont obtenu un grand succès dans le monde élégant. La perfection des blondes est aussi poussée à un si haut degré dans les magasins de M. Violard, qu'on reconnaît facilement à leurs beauté et distinction de dessin les robes et écharpes de blonde qui sortent de chez lui pour se placer dans des corbeilles de noces. — Il offre aussi des canezouts,

fichus, canezouts en corsages, etc., et, dans toutes les petites fantaisies qui peuvent s'exécuter en blonde ou dentelle, un parfait assortiment. — Nous ajouterons aussi, pour dernier éloge, que les objets de caprice que l'on voudrait commander, sont promptement compris et exécutés chez M. Violard.

**LINGERIE.** — Les petits bonnets en mousseline brodée continuent à se doubler en gaze ou taffetas rose. Les fonds en sont petits et collans : aussi, afin de donner un aspect plus arrondi et plus évasé à la garniture, on la monte à part du bonnet, sur une petite paille ou cannetille, que l'on soulève et élargit selon la physiologie ou l'arrangement des cheveux. Les rubans peuvent ainsi se placer facilement dans les vides produits sous la garniture dans les parties où on l'exhausse.

— On voit maintenant des mouchoirs de poche en batiste brodée qui n'ont point de larges ourlets. La broderie se trouve tout au bord, et est terminée par un point à jour, sur lequel est cousue la dentelle. Pour les mouchoirs unis, le large ourlet sera long-tems encore de mode. On en fait de charmans, ayant un très-petit dessin à la tête de l'ourlet. Le chiffre surmonté d'une couronne ou d'un écusson représentant les armes est toujours de très-bon goût.

— On porte sur les douillettes et robes en soie des collets de mousseline brodée doublée en soie rose. Ils sont souvent accompagnés d'une bande de mousseline brodée doublée d'un ruban rose, et nouée autour du cou ; lorsque ces collets sont doubles, un ruban de la nuance de la doublure passé entre les deux collets et noué par devant fait très-bien.



## COSTUMES DE COUR

### EN ANGLETERRE,

#### Au tems de la Reine Marie.

Une pièce aussi remarquable que celle de *Marie Tudor* devait éveiller à la fois toutes les admirations et toutes les critiques. Aussi, après la partie littéraire, vinrent les commentaires sur la partie historique; puis de là on arriva à scruter la mise en scène, à contrôler l'exactitude des costumes. Voici sur ce dernier chapitre ce que la *Revue de Paris* a recueilli de plus fidèle aux vieilles chroniques du tems.

Le zèle de Marie pour la religion, sa piété sincère et ses très-chastes mœurs, ne faisaient pas cependant que ce fût une reine bigote, ennemie des fêtes et des plaisirs de cour. Elle avait l'esprit orné, elle aimait la toilette. C'en était assez pour que son catholicisme n'eût rien de commun avec les formes graves du puritanisme protestant. Comme sa sœur, mais moins pédante qu'Élisabeth, elle entendait et parlait le latin, savait aussi le français, l'italien et l'espagnol, aimait la musique et jouait du monocorde et du luth, instrumens à la mode sous son règne. Élisabeth avait sur sa sœur l'avantage de la beauté, car Marie était petite de taille; ses traits semblaient avoir été crispés ou ridés de bonne heure par la réflexion et les soucis. Ses yeux noirs animaient bien parfois ce visage triste, mais son regard perçant inspirait plus de respect que de confiance à ceux sur qui il se fixait, malgré la remarque, qu'on faisait d'abord en la voyant, qu'il n'y avait rien en elle de la dignité de son père, ni de la grâce de sa mère. En compensation, dès son avènement, sa cour dépouilla ce sombre aspect que la réforme calviniste avait donné à celle d'Édouard VI, sous prétexte de renoncer à Satan et à ses pompes. Marie

encouragea, au contraire, le luxe de belles étoffes et des beaux bijoux. « Elle » a déjà osté, dit Noailles, *les superstitions* » qui estoient par cy devant, que les » femmes ne portassent dorures ni em- » bellissemens de couleur, étant elle- » même et beaucoup de sa compagnie » parées de dorures et habillées à la fran- » coise de robes à grandes manches. Elle » est l'une des dames du monde qui prend » maintenant autant de plaisir en habil- » lement. Les milords et jeunes seigneurs » portent chausses autant exquises, soit » de thoyles et drapz d'or et broderies que » j'en aye peu veoir en France ne ailleurs. » Ceux qui ont entendu vanter la riche mise en scène de *Marie Tudor* ne m'en voudront pas de rappeler ici quelques-unes des modes du tems, pour qu'on puisse les comparer aux costumes adoptés par les acteurs. J'ai d'ailleurs dit en commençant à quel rang le critique devait se placer dans le drame historique moderne, et je tiens à prouver que ce n'était pas une modestie ironique qui me faisait parler ainsi.

Une petite maîtresse de la cour de Marie Tudor se paraît la tête d'une espèce de bonnet vénitien appelé *ship-tire* (*gréement de vaisseau*), coiffe assez semblable à celle des Cachoises, et ornée de longues barbes et de rubans qui flottaient comme les banderolles d'un mât de navire. Elle ne sortait guère sans un masque, avec deux ouvertures garnies de verre, ménagées pour les yeux. Ce masque était de toutes les couleurs. A ses oreilles pendaient de très-larges anneaux où brillaient des diamans et pierres précieuses. Autour de son cou s'épanouissait cette fraise (*ruff*), ou tour de gorge, en mousseline empesée et *tuyautée*, contre laquelle les prédicateurs de l'époque épuisaient leur éloquence. Ces saints personnages auraient voulu que la sagesse rabâtît du moins ce tissu sur la gorge que les dames préféraient laisser nue, exposée au regard; mais ils prêchèrent long-tems, et en vain, contre ce piège de Belzébut, car nous voyons qu'un



demi-siècle après, la reine Élisabeth montrait encore tous ses appas de reine vierge à l'âge de soixante-cinq ans. Ce n'était pas du reste chose facile que d'aborder une beauté de ce siècle, qu'elle eût soixante-cinq ans ou qu'elle n'en eût que vingt. Après le corset terminé en pointe, qui lui serrait la taille comme une cuirasse, était attaché le *fardingale* à l'écoissaise, jupe énorme, au milieu de laquelle la dame, comme dans une tour de défense, pouvait impunément provoquer les galans. N'oublions pas sa chaussure, nommée *chopine*, espèce de haut patin que l'archidiacre Nares, dans son excellent *Dictionnaire étymologique des vieux Auteurs*, dit être comme le *ship-tire* une autre importation de Venise, l'Italie étant alors pour l'Angleterre la grande *officine* des modistes, des musiciens de cour, et heureusement aussi de ces contes joyeux ou pathétiques où Shakspeare devait un peu plus tard trouver les sujets d'*Othello* et de *Roméo et Juliette*. Les poignets de notre petite maîtresse avaient des bracelets d'émail, et sa main s'armait toujours d'un gigantesque éventail, en plumes d'autruche, à manche d'or, d'argent ou d'ivoire, curieusement ciselé; enfin, à la ceinture de l'élégante lady pendait un petit miroir que ses yeux interrogeaient souvent pour surveiller les détails d'une toilette si compliquée.

Si ce siècle avait ses petites maîtresses, il avait aussi ses dandys dont nos fashionables moyen-âgistes ne sauront peut-être gré de leur décrire le costume, moins complet toutefois qu'ils le trouveraient dans l'*Alphabet du badaud*, petit volume du vieux Decker, le poète dramatique. Et d'abord aujourd'hui que la barbe joue un si grand rôle dans la physionomie de nos jeunes romantiques, ce serait une étude opportune que cette mode des barbes anglaises, les unes en forme de pelle, les autres en forme de brosse; celles-ci teintées en bleu, celles-ci en rouge ou en toute autre couleur. La coupe des cheveux n'était pas non plus une petite affaire, soit

qu'on les portât touffus et en désordre, soit qu'on les frisât en boucles. Quelquefois les galans y plaçaient aussi des fleurs au-dessus de chaque oreille, et pour abriter tout cela, c'était l'usage de porter un vaste chapeau terminé en clocher, chapeau de velours ou de taffetas, aux bords brodés d'or et d'argent, avec un ondoyant panache. Autour du cou, le dandy avait la même fraise que les dames. Son pourpoint en satin lui serrait tellement la taille, qu'il lui était difficile de se baisser; tantôt les manches en étaient étroites, tantôt larges, à la danoise. Par-dessus le pourpoint s'attachait le manteau, pièce la plus riche du costume qui coûtait jusqu'à mille ducats. Sous le règne suivant, un pareil manteau fit la fortune du simple écuyer Raleigh, lorsqu'il eut l'adresse de le jeter à défaut du tapis sous les pieds d'Élisabeth. Mais la partie la plus saillante du costume de ce tems-là était après tout le *haut-de-chausses*, appelé culottes en style moderne (*breeches*). Le haut-de-chausses avait voulu rivaliser avec le jupon, et le développement de son volume devint si scandaleux qu'il fallut, au bout de quelques années, le réduire par des lois somptuaires. Les galans en rembourraient la circonférence avec du crin, de la laine, ou du son contenu dans des sachets. Un manuscrit de la bibliothèque Harléienne, cité par Strutt, dit que les culottes des jeunes membres du parlement tenaient tant de place qu'on fut obligé d'élargir les bancs de la chambre des lords. Il raconte à ce propos qu'un jeune seigneur, arrivant tout glorieux de sa rotondité postiche au salon de la reine, reçut en passant un accroc dont il ne s'avisa pas, et qu'en faisant le tour de l'assemblée pour saluer les dames, il excitait la plus grande hilarité, parce qu'à chaque courbette on eût dit un moulin à farine. En peu d'instans le parquet fut couvert de son. Cette mode ne céda que momentanément aux ordonnances; car Walter Scott raconte dans la note d'une brochure du tems, réimprimée en 1814 pour le



club des antiquaires d'Écosse, que, sous Jacques I<sup>er</sup>, on la vit reparaitre, et qu'on remit alors en vigueur l'ordonnance qui défendait, sous peine d'amende, d'exagérer avec du son l'ampleur de ses *inexprimables*, synonyme de culottes, inventé depuis par la pudeur anglaise. Un galant poursuivi en contravention de cette ordonnance soutint qu'il n'avait rien de prohibé dans son haut-de-chausses, et il en tira en effet devant le juge, non pas des sacs de son, mais une paire de draps, deux nappes, quatre chemises, une brosse, un miroir, un peigne, des bonnets de nuit, et *autres choses*, dit l'anecdote, qu'on croirait une scène empruntée aux arlequinades des petits théâtres, mais qui est racontée par Bulmer dans sa *Généalogie du galant anglais*, pour prouver qu'un galant de cette époque pouvait presque dire comme le philosophe Bias : *Omnia mecum porto*, je porte avec moi toute ma garde-robe.

### L'INCENDIE DE VARSOVIE.

La flamme pénètre dans la maison du citoyen paisible qui invoque inutilement son Dieu; elle jaillit en pétillant au-dessus du toit, elle jette dans les rues une lueur horrible. Des bombes éclatent et donnent la mort à ceux qui veulent prodiguer des secours.

(MULLER).

L'armée moscovite était composée de douze mille hommes, et le commandant en chef polonais, avec quatre mille soldats et paysans armés de piques et de faux, obtint sur elle de grands avantages et fit trois mille prisonniers. Bientôt ses forces s'accrurent et de nouveaux partisans vinrent se ranger sous ses drapeaux; mais de nouveaux ennemis se présentèrent aussi, et leur nombre aurait pu effrayer d'intrepides soldats. Néanmoins les Polonais avaient à venger de si sanglants outrages qu'ils étaient

décidés à vaincre ou à périr, et ce mépris de la mort fait seul les héros.

Cependant les Russes venaient d'obtenir un faible succès, et la victoire semblait pencher de leur côté. Varsovie était maintenant le champ de bataille, un drame sanglant allait s'y passer; cette ville va devenir le théâtre d'épouvantables scènes et d'horribles massacres; rien n'arrêtera la cruauté des Russes; ils ont soif du sang polonais: ce n'est plus un peuple qui cherche à se soumettre, ce sont des ennemis qu'ils veulent écraser.

Mais les Polonais prouvèrent encore, dans la mémorable journée du 8 juin, qu'ils étaient de la race des héros qui refoulèrent les Osmanlis sous les murs de Vienne. En vain Frédéric réuni aux Russes inonda la capitale de la Pologne de ses innombrables colonnes; en vain il essaya de séduire le peuple par de fallacieuses promesses, il succomba, et après mille efforts infructueux, il fut forcé de lever le siège et de retourner dans ses états.

La vie des hommes est comptée comme rien pour satisfaire l'insatiable ambition des despotes. Pour gagner un pouce de terrain, ils sacrifient des milliers de sujets, et des générations entières s'engloutissent, afin qu'ils jouissent en paix du glorieux privilège d'agrandir leurs états. Malheureux Polonais, Raclawicé fut votre dernier triomphe....

Le farouche Suwarow s'avance, ses troupes couvrent déjà la Lithuanie. Kosciusko veut s'opposer à son passage; mais, entouré de Prussiens d'un autre côté, il est attaqué de toutes parts: il résiste, il combat avec sa valeur ordinaire, la victoire semble encore se déclarer pour lui; mais, ô funeste journée de Macowicé! tu fixas le destin de la Pologne! Le général en chef tombe percé de coups, et, pleurant sur le sort de son pays, il s'écrie: *Finis Poloniae*. Un reste de vie l'anime encore, mais son épée s'échappe de ses mains, son œil s'éteint.... Le sabre d'un cosaque va trancher le fil de ses jours, et la Polo-



gne va perdre son dernier défenseur ; mais tel est le respect qu'inspire la véritable grandeur, que ses ennemis même, forcés de l'admirer, arrêtent le bras prêt à frapper, relèvent le héros, raniment ses forces épuisées, lui prodiguent des marques d'estime, et, formant une escorte au tour de lui, montrent avec orgueil à leurs compatriotes l'illustre prisonnier !

Il me reste à tracer d'horribles tableaux, à présenter des images effroyables et sanglantes. Le soleil était couché et les dernières lueurs du jour disparaissaient peu à peu ; une épaisse fumée, semblable à un noir brouillard, enveloppe entièrement la malheureuse cité de Varsovie : bientôt des flammes, qu'un vent furieux semblait alimenter encore, s'élèvent dans les airs, et la ville n'offre plus aux regards qu'une épouvantable masse de feu. On eût dit que la mort elle-même soufflait cet affreux incendie pour dévorer plus vite ses victimes ; des femmes, des vieillards, des enfans demi-nus, qui fuyaient emportant leurs plus précieux effets, tombaient de tous côtés de farouches soldats, plus impitoyables que les flammes, massacraient tout ce qui se trouvait sur leur passage ; les murs s'écroulent, les maisons sont en cendres, et du milieu de leurs ruines s'élève un monceau de cadavres, un amas de restes mutilés.

Le génie de la vengeance anime seul les Russes ; ils veulent que le sang polonais soit le prix d'une victoire si chèrement achetée ; les rues sont jonchées de morts, les prisons se remplissent, les échafauds sont dressés. Varsovie et Praga portent encore l'empreinte des terribles désastres qu'elles ont éprouvés. Ce ne sont pas des oppresseurs, des tyrans qui font gémir leurs victimes sous le poids de leur autorité ; ce sont des bourreaux qui se chargent eux-mêmes du supplice ; ils ne le trouvent jamais ni assez prompts, ni assez terribles ; ils joignent leurs sacrilèges actions de grâces aux cris des mourans, ils élèvent leurs voix impiés jusqu'à l'Éternel en se par-

tageant les dépouilles des vaincus ; et sans pitié pour l'innocence, ils tuent l'enfant dans les bras de sa mère ; sans émotion pour la beauté, ils égorgent la jeune fille qui sert d'appui à son vieux père, et dans cette fatale ivresse du crime, sans admiration pour la vertu, ils mêlent une affreuse ironie aux plaintes que les malheureux patriotes laissent échapper sur leur liberté perdue sans retour. Ce sont des tigres enfin acharnés à leur proie, et leur férocité est l'excès du délire.

Depuis plus de mille ans la Pologne avait figuré comme puissance en Europe ; elle avait résisté aux Ottomans, triomphé des Russes et porté ses armes victorieuses jusque sur les bords du Rhin : dès ce moment, elle fut rayée du rang des nations et disparut des annales du monde.

M<sup>me</sup> ÉMILIE MARCEL.

## Littérature.

On annonce une nouvelle publication périodique, qui sera intitulée *Bibliothèque des Romans*. Elle renfermera l'analyse de cinquante ou soixante volumes qui paraissent tous les mois. Le plan est heureux, et chaque roman, réduit ainsi à sa plus simple expression, pourra former des nouvelles piquantes. C'est peut-être le seul moyen qui puisse être adopté pour être au courant de nos nombreuses nouveautés.

— Enfin le dernier volume du *Salmigondis* ou *Contes de toutes les Couleurs* a paru. Cet ouvrage présente en douze volumes un essai de tous nos talens, et cette collection mérite de figurer dans les rayons de nos bibliothèques.

— M. Constant Berrier vient de composer un volume in-8°, intitulé *Sensation*. C'est un amalgame de tous les genres, réuni sous un joli titre.



—M<sup>me</sup> L. Sw. Belloc, toujours distinguée pour la pureté et l'utilité de ses ouvrages, vient de terminer son utile et importante publication, l'*Éducation familiale*. Miss Edgeworth et M<sup>me</sup> Belloc ont réuni dans ce travail leurs talents et leurs efforts consciencieux, et cette digne association a produit le plus heureux résultat.

—On s'occupe en ce moment de la traduction de *la Nonne de Gnadenzell*, ouvrage qui obtient un grand succès en Allemagne et que l'on doit à Spindler, auteur du *Juif*.

—*L'Atelier d'un Peintre à Paris*, chez les éditeurs Charpentier et Dumont. Au milieu de scènes charmantes, décrites avec son talent si suave et si touchant, M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore nous retrace un événement malheureux, arrivé il y a quelque tems, et dont elle a été témoin. C'est l'histoire d'une jeune artiste, qu'une suite d'événemens naturels avait amenée à se croire aimée d'un jeune peintre, et à partager violemment cette passion imaginative. Entraînée par la force de ce sentiment, elle ne put résister à l'explication qui renversa son doux et brillant fantôme, et mourut au moment où celui qui l'avait dédaignée, repoussé à son tour par une froide coquette, venait demander sa main. Celui-ci conduisit ses restes mortels au cimetière, et, au milieu de la famille éploquée, se brûla froidement la cervelle sur son cercueil. Ce drame, qui est raconté par M<sup>me</sup> Valmore, avec la profonde sensibilité qu'on lui connaît, fera verser bien des pleurs. La scène de l'explication est une des plus belles et des plus touchantes qu'il soit possible de lire. M<sup>me</sup> Valmore, à force de simplicité et de naturel, s'y est élevée au dramatique le plus déchirant. Elle a retrouvé le chemin du cœur, chose fort rare aujourd'hui. Cette dame vient de recevoir un hommage bien éclatant : le conseil municipal de la ville de Douai, où elle est née, vient de voter une somme de 6,000 fr. pour la confection en marbre de son buste, qui sera placé dans la salle

de l'Académie. C'est M. Bra qui est chargé de ce travail.

—On a publié la seconde édition de *la Vallée aux Loups*, par M. de Latouche. Ce succès était attendu. Il était facile de pressentir que ces miscellanées de poésies charmantes et de prose énergique trouveraient de nombreux lecteurs. M. de Latouche a un genre à lui, et une manière qui plaît à tous.

— Une quatrième édition de la belle traduction du livre de *Silvio Pellico*, par M. J. Latour, paraîtra sous peu de jours, chez H. Fournier.

— Le même éditeur publie aussi un roman intitulé *le Marche-Pied*. L'auteur dédie son livre à M. J. Janin.

—M. Baudry, rue du Coq, a déjà reçu les plus jolies publications anglaises qui paraîtront à l'époque de la nouvelle année. *Le Landsheape* et le *Picturesque Annuaire*, le *Keepsake*, le *Litterary Souvenir*, l'*Amulet* et le *Forget Menot*. Cette charmante collection de livres de boudoir et de bibliothèques de femmes se trouve chez M. Baudry à des prix très-moderés.

— Dans un ouvrage sur les *Pêcheries*, on nous apprend qu'on mange annuellement, à Londres, 1,954,600 homards, 3,076,700 maquereaux, 3,336,407 coques de harengs, 87,958 turbots, etc. Heureusement on n'a point compté les goujons.

## Album.

*Bertrand et Raton* a décidément un succès de vogue. Cet ouvrage se joue tous les soirs devant une assemblée aussi nombreuse que brillante. Samson y jest rappelé presque à chaque représentation. Les jeunes fils du roi y ont été conduits il y a quelques jours.

—M<sup>me</sup> Dorval est arrivée vendredi dernier à Paris. Elle a joué au Théâtre Italien



bénéfice de M<sup>me</sup> Berlioz-Smithson ; elle doit jouer aussi dans quelques représentations extraordinaires avant de retourner en province.

— Dans une seule soirée, au théâtre du Palais-Royal, on a donné jeudi dernier *l'Amour et la Raison*, comédie de notre spirituel Pigault-Lebrun, arrangée en vaudeville, et la première représentation de *l'Alcove*, vaudeville en un acte, composé, dit l'affiche, d'après les *Souvenirs* de M. Charles Nodier. Le premier de ces ouvrages n'a pas été heureux ; il n'est plus de notre époque, le langage adopté par Pigault-Lebrun a passé de mode. Cependant, nous aurions voulu que le public eût souvenance des nombreux succès obtenus par cet auteur, et ne l'eût pas affligé (car il était présent au spectacle) par des sifflets bruyans. *L'Alcove* a obtenu un succès complet. C'est une anecdote de la révolution, mise en action par MM. Roche, De Forges et Leuven. Le fond en est bien léger, mais les détails en sont fort agréables. Un rôle de soldat de la république a fait surtout fort bon effet, ainsi que quelques couplets écrits avec vigueur.

— Depuis long-tems M. Harel et M. Alexandre Dumas étaient brouillés. Il y a eu, cette semaine, rapprochement entre ces deux puissances dramatiques, et le résultat de leur raccommodement est un drame, en cinq actes, intitulé : *l'Echelle des Femmes*, que l'on vient de mettre en répétition à la Porte-Saint-Martin.

— Le théâtre de l'Ambigu-Comique a mis en mélodrame un roman qui a paru il y a peu de tems, sous le titre de *Aimer et Mourir*. Il y a un prologue intitulé *les Présides*, qui transporte le spectateur aux

galères de Centa. Là on a le spectacle d'une exécution à mort, par le supplice de la garrotte, exécution qui n'est pas terminée fort heureusement. C'est ensuite la longue histoire des amours de deux pauvres jeunes gens, traversées par un diable d'homme qui est bien le plus épouvantable coquin que l'on puisse rencontrer. Il poignarde à la fin l'amant, et enferme dans une chambre, dont il fait murer les issues, la jeune femme dont il a fait son épouse. Cette longue suite d'atrocités n'a pas fait généralement plaisir. Il y a eu bon nombre de sifflets quand on a nommé les auteurs, qui se sont cachés sous les noms de Benjamin, d'Alexis et d'Hyacinthe.

### GRATIS.

Afin de faire connaître complètement le DENTIFRICE SEBIL qui blanchit les dents sans en altérer l'émail, M. NAVARRE, galerie d'Orléans, n° 28, Palais-Royal, vient d'être autorisé à remettre à chacune des personnes qui en achèteront un flacon, un deuxième GRATIS. — On trouve au même dépôt le LILIUM-ROSA qui adoucit la peau et ranime le teint. Prix : 3 fr. le flacon. — Plus une nouvelle CRÈME DE M. LIÈBEN pour blanchir la peau à l'instant même, sans aucun inconvénient. Prix des pots : 3 et 6 fr.

AVIS AUX DAMES. — M<sup>me</sup> FRANCISQUE débite depuis long-tems les cosmétiques pour l'embellissement et la conservation du teint. Comme elle a appris à les confectionner à Constantinople, leurs effets sont trop connus pour qu'elle ait eu besoin de les faire annoncer par les papiers publics. Elle a un vif regret d'y être contrainte, afin de prévenir les dames de Paris, des départemens et des pays étrangers, qu'elle a l'honneur de fournir depuis long-tems. qu'on lui a rapporté plusieurs cosmétiques qu'elle a reconnus ne pas avoir été fabriqués chez elle.

Pour éviter toute contrefaçon, ses pots et ses flacons seront signés de son nom, scellés de son cachet et enveloppés d'un prospectus. — N° 37, rue Traversière-Saint-Honoré.

A ce Numéro est jointe la planche 1017.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDÉY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S'-LOUIS, n° 46, AU MARAIS





# Modes de Paris.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 2<sup>1</sup> près le Passage de l'Opéra.

Robe en gaze brodée des M<sup>mes</sup> de M<sup>re</sup> Sichel-Ducasse rue neuve  
 Vivienne 3. Coiffure exécutée par M<sup>re</sup> Mercise rue neuve des Mathurins 31.  
 ornée de Campanule des M<sup>mes</sup> de M<sup>re</sup> Cartier Boulevard des Italiens. 2.  
 Bandeau en Or et parrure en Serles des M<sup>mes</sup> de M<sup>re</sup> Bourguignon  
 l'avenue de l'Opéra.

Mess<sup>rs</sup> J. & J. Fuller N<sup>o</sup> 34, Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid



Ét  
maga  
time  
*de S*  
aux  
n'on  
nos  
ont c  
anno  
de la  
tion  
Tout  
d'un  
drée  
long  
man  
raba  
de d  
appr  
habi  
faite